



Les leçons d'introduction à la psychanalyse

2018-2019 :

Les pouvoirs de la parole – rêve amour symptôme

Lecture de J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 620 à 642.

Séance VII, mars 2019 : § 15.

Remi Lestien

Le symptôme se jouit et se lit Le machiniste et la marionnette

Ceux qui ont déjà lu ce paragraphe 15 ont peut-être été surpris par l'intitulé que nous avons donné à cette leçon. Dans ce texte de Lacan il n'est, en effet, nulle part question de jouissance ou de lecture, et on suit plutôt la finesse des articulations du texte qui nous permettent de saisir les enjeux de l'interprétation du désir. Cela va donc rendre plus stimulant notre abord de ce texte de 1958 pour y découvrir en germes ces notions plus tardives de l'enseignement de Lacan.

Introduction

En tous cas, nous abordons le troisième volet du thème de cette année, à savoir la question du symptôme — après celui du rêve et celui de l'amour.

Si dès la première phrase de ce paragraphe 15 nous sommes directement introduits à notre thème, nous devons remarquer que l'intérêt est tout autant porté au fantasme. Gardons donc cet intérêt égal pour l'un et l'autre comme une question et une difficulté. Fantasme et symptôme doivent-ils être distingués, ou au contraire rassemblés sous une même structuration ? C'était une question que s'était posée Jacques Alain Miller peu après la mort de Lacan, en intitulant son cours de « L'orientation lacanienne » en 1982 / 1983 "Du symptôme au fantasme et retour".

Reprenons là où nous avait laissé la dernière intervention d'Éric Zuliani. Le manque à être impose au sujet de choisir entre la tentation de l'identification et les passions plus incertaines de l'être. Pour le dire d'une façon un peu schématique, il n'a d'autre choix

que de s'embrouiller d'impasses métaphoriques en fuites métonymiques dans la dialectique de l'amour et du désir. En dédoublant l'identification, la demande et le désir, Éric Züliani laissait entendre qu'il y a une démultiplication des innombrables solutions qui s'offrent au sujet humain pour parer à ce trou du manque à être.

Appelons "symptôme" la solution trouvée par le sujet à ce choix forcé, pour pouvoir se présenter dans le monde et trouver une manière d'être. Ce n'est jamais une réponse simple, c'est toujours alambiqué et tellement pris dans la trame de sa subjectivité que le sujet pense généralement qu'il est né comme ça. Quand il est névrosé, il n'a d'autres ressources que de se justifier à n'en plus finir. C'est un impératif — chaque individu humain, parce qu'il est pris dans le langage, doit en passer par de telles solutions. Il n'y a pas d'être humain sans symptôme.

Le symptôme se révèle ainsi un entremêlement d'identifications et de désir boiteux, un bricolage si singulier qu'il donne au sujet son originalité. Mais cet entremêlement est toujours coûteux quant au désir — qu'il fasse souffrir ou qu'il soit noyé dans le moi conscient, il est très compliqué de s'y retrouver, et c'est là que le terme de jouissance apparaît de prime abord audacieux — pour le moins un paradoxe et pour le sens commun parfois un scandale.

Alors comment cette organisation symptomatique se présente-t-elle dans l'expérience humaine ? Et bien curieusement, ceux qui ont le mieux compris l'importance du symptôme dans la vie, ce sont certaines petites collectivités de truands. Entre eux, ils se nomment en épingleant leur symptôme — symptômes appréhendés à partir de leur modalité de présence au monde et de leur façon de s'y débrouiller. Ce n'est pas le versant déficitaire qui est souligné, mais plutôt les qualités requises pour opérer leurs méfaits. C'est Jean Louis Gault qui m'avait signalé, il y a quelques années, ce trait particulier et je n'avais pas été surpris de trouver dans un numéro de "Corse matin"¹ un article dont le titre sonnait bon la Méditerranée : "Les surnoms des voyous se ramassent à la pelle — C'est quoi ton blase ?" Chez eux, petits ou grands délinquants, le surnom est une modalité de nomination — comme une fiche d'identité avec prénom et surnom, Le blase et le surblase, c'est un peu la carte professionnelle du malfaiteur. Hier, ils s'appelaient "Ted-le-chanceux", "Coco-le-Dingue", "Jojo-la-Mandoline", "Docteur Satan", "Tony-l'anguille", "René-la-Came", maintenant "Raymond-la-Science", "Jim macintosh", "Dédé-l'grigou", "Jo la pharmacie"...

On retrouve cette particularité dans certains surnoms donnés dans les familles.

En dehors de ces usages un peu marginaux, l'idée même de symptôme est devenue presque obsolète, comme disparue de l'espace mental de notre société. Il y a maintenant très longtemps, jeune analyste, j'avais posé à un analysant la question – *mais finalement, quel est votre symptôme ?* Il avait été si décontenancé qu'il avait fini par balbutier – *mon symptôme, c'est que je n'ai pas de symptôme*. Réponse qu'il a aussitôt perçue comme totalement inepte et qu'il n'a jamais cessé d'interroger ensuite.

Poser cette question ferait suspecter le psychanalyste de transformer l'analysant en malade, alors même qu'en médecine le symptôme est tombé en désuétude, remplacé par le signe, beaucoup plus opératoire. Malgré tout, si l'on y prête un tant soit peu attention, chacun doit bien réaliser que sa manière d'être n'appartient qu'à lui et qu'elle

¹ <https://www.google.fr/amp/s/www.corsematin.com/article/culture-et-loisirs/marseille-les-surnoms-des-voyous-se-ramassent-a-la-pelle%3famp>

est souvent inhibante et presque toujours peu raisonnable. Il s'agit d'une organisation subjective qui se noue au plus intime de notre être, ce qui pourrait se subsumer sous la formule "*C'est plus fort que moi*". Ce plus intime peut être parfaitement ignoré ou en partie exposé, faire souffrir ou au contraire être tellement incorporé qu'il ne transparait que dans la personnalité ou le caractère.

Pour la psychanalyse, en tous cas, le symptôme ne nous range pas dans une catégorie — bien au contraire, il nous donne une présence à nulle autre pareille, une place comme singularité échappant à la norme. *Le symptôme nous met dans le statut d'être une exception, une exception culturelle* — disait Jacques-Alain Miller².

Le symptôme dans « La direction de la cure »

Lacan nous apporte ici trois précisions qui sont autant de manières d'attraper le symptôme. Tout d'abord le symptôme est structuré, et il l'est comme le sont les autres formations de l'inconscient. Il est ensuite surdéterminé. Il est enfin le résultat d'une interférence — c'est le terme que choisit Lacan, plutôt que celui de conflit. Ces trois repérages nous permettent d'affirmer que le symptôme obéit aux lois du langage que nous avons déjà longuement détaillées.

Dans l'expérience analytique, seul importe le matériel signifiant apporté par l'analysant. Il n'y a rien à attendre d'autre que les énoncés qui sont prononcés. Il n'y peut rien, c'est plus fort que lui, quoiqu'il puisse dire en parlant c'est de la vérité de son symptôme qu'il est question. Un "c'est plus fort que lui" qui prend également en compte tous les efforts qu'il produit, à l'occasion, pour tenter de modifier certaines de ses façons de faire qu'il trouverait gênantes. Ce qu'il doit apercevoir, c'est que son symptôme est structuré comme un langage, et qu'il s'attrape par le signifiant, et non par le signifié. C'est là la révolution apportée par Freud — le tout premier à mettre la causalité analytique dans la matérialité signifiante, en saisissant la capacité de la langue à s'imprégner du rapport complexe que le sujet entretient avec son corps et son être. Cette capacité est liée aux possibilités des mots et de la grammaire — à la puissance d'évocation, d'allusion, d'équivoque, de double sens... de la langue.

Je suis allé chercher un exemple de symptôme dans l'observation bien connue de Dora. En effet, c'est dans la névrose hystérique que cette structure du symptôme est la plus démonstrative.

À l'occasion de l'analyse d'un rêve³ où figurent les images d'un escalier et d'un dictionnaire, elle revient sur des douleurs abdominales de localisation appendiculaire avec fièvre qu'elle avait présentées... et qui avaient intrigué son médecin. On l'avait traitée avec des compresses froides qu'elle n'avait pas supportées, et le lendemain étaient apparues des fortes douleurs en même temps que la survenue de ses règles. Je passe sur la constipation, pour insister sur les douleurs résiduelles de cette pseudo appendicite qui s'était compliquée d'une difficulté à la marche, — son pied droit traînait. Il lui revient qu'elle avait eu du mal à monter un escalier. Quand Freud lui pose la question de savoir si cet épisode se situait avant ou après la scène du lac, elle calcule et répond machinalement : neuf mois après. Cela amène Freud à conclure simplement

² Jacques Alain Miller. « Histoire de psychanalyse », France Culture, 6 juin 2005, "Chacun est une exception".

³ S. Freud. *Cinq psychanalyses*, « Fragments d'une analyse d'hystérie. (Dora) », PUF, 1993 pages 76 et 77.

que la *prétendue appendicite* avait ainsi réalisé un fantasme d'accouchement, par les moyens modestes dont disposait la patiente, par des douleurs et par l'hémorragie menstruelle. Passons sur ce qu'il appelle fantasme, mais plus intéressant nous apparaît l'interprétation de la difficulté à la marche qui s'ensuivit. Car Dora elle-même fait le lien avec une foulure qu'elle avait eue plus jeune après avoir fait un faux pas. Le sens verbal primitif de cette locution est utilisé ici par le sujet pour retrouver une signification perdue. Son symptôme de traîner la jambe est attrapé par l'expression de faux-pas, signification qui rassemble deux champs hétérogènes, le corporel et l'être éthique du devoir concerné par ce qui s'est passé lors de la scène du lac.

À contrario, Lacan vitupère contre les errements d'une certaine psychanalyse. Il critique impitoyablement ceux qui en triant le bon grain de l'ivraie choisissent l'ivraie en tentant de réduire l'analyse à des bases biologiques au détriment du signifiant. Il compare ces psychanalystes à des palotins — combattants ridicules au service du premier Père Ubu venu. Les trois palotins qui à la fin de la pièce s'entredéchirent mettent en scène une pantalonnade qui consiste ici à réduire le signifiant à un signe... et transforment la psychanalyse en une psychologie construite sur le modèle médical.

Surdétermination

Freud l'a souligné cent fois : *les symptômes sont surdéterminés*. L'analyse du rêve de la Belle Bouchère montrait déjà la multitude de surdéterminations à l'œuvre dans la fabrication des pensées du rêve. Mais restons-en au symptôme, et pour illustrer ce qu'on entend par surdétermination, je vais reprendre un cas de Freud très ancien, mais très enseignant. Le symptôme qui y est étudié est plutôt transitoire et ne représente qu'une facette du mode d'être de cette jeune femme. Cependant la simplicité de son élucidation éclaire les étapes des déterminations et manifeste le mode d'interprétation de Freud. Cette vieille histoire remonte à l'année 1892⁴.

Freud reçoit de façon discontinue la gouvernante de deux enfants dont la mère est morte. Cette gouvernante habite donc avec le père. Cette jeune femme, qui est déprimée, se plaint d'avoir perdu l'odorat dans un contexte de rhinites purulentes, mais elle est aussi accaparée par moment par des odeurs qui l'importunent. Freud lui fait préciser qu'il s'agit d'odeurs d'entremet brûlé.

Assez simplement, elle fait remonter ces troubles à quelques mois, au moment de son anniversaire. Sa mère, qui vivait loin du lieu où elle séjourne, lui avait écrit, et la lettre avait été gardée deux jours par les enfants, pour lui faire une surprise. Émue par l'affection qu'ils avaient manifestée, elle avait été embarrassée d'avoir imaginé les quitter pour rejoindre au loin sa vieille mère. Elle avait alors laissé brûler l'entremet confectionné pour son anniversaire. Cette odeur de brûlé se trouve liée à un conflit de devoirs — cette femme avait eu à choisir entre le respect de la promesse qu'elle avait faite avant sa mort à la mère des enfants, son amie, et l'obéissance à son envie de partir.

Mais cette histoire d'odeur est à étages. Une fois cette première odeur disparue, une autre odeur vint la tourmenter, l'odeur de fumée de cigares, à laquelle sont rattachés deux épisodes. D'abord un épisode récent : le chef comptable, au sortir d'une invitation

⁴ S. Freud. *Études sur l'hystérie*, PUF, 1956, Le cas Lucy R., p. 83.

à dîner, embrasse les enfants sur la bouche. Le père se lève brutalement et lui crie avec colère – *n’embrassez pas les enfants*.

Cela ne la concernait pas directement, mais elle associe sur un épisode plus ancien... Peu après la prise de ses fonctions une dame venue en visite avait déjà embrassé les enfants sur la bouche et le père, après le départ de cette femme, s’en était pris avec violence à la malheureuse gouvernante en lui interdisant à l’avenir que quiconque embrasse les enfants. L’attitude jusque-là très prévenante de ce père lui avait permis d’imaginer qu’il pouvait avoir des sentiments pour elle. Ces injustes reproches anéantissaient d’un seul coup tous ses espoirs, en lui laissant un souvenir pénible.

Que retenir de cette très courte expérience analytique ? Ce que Freud découvre, c’est que les symptômes sont déterminés, et que cette détermination est intimement liée à un conflit. Chez elle, le signifiant *odeur* est sollicité à plusieurs reprises qui renvoient à chaque fois à un conflit. Mais l’idée même de conflit se dédouble, un conflit récent recouvre un conflit plus ancien.

Freud parle de “pusillanimité morale” : il lui aurait fallu rompre le contrat qu’elle avait établi avec la mourante – ce conflit renvoyant à un autre conflit, le conflit amoureux avec la mauvaise conscience d’avoir pensé épouser le mari de son amie. Et sans doute aurait-il pu renvoyer à d’autres rencontres ratées si le travail analytique s’était poursuivi.

Dans « La Direction de la cure », Lacan utilise la notion d’interférence plutôt que celle de conflit ou de traumatisme. C’est très subtil, il montre comment, dans la dialectique de la demande et du désir, les signifiants de la demande interfèrent avec la métonymie du désir⁵. Cette rencontre impossible, toujours ratée, de la parole et du désir est un ratage que ne méconnaît pas Freud avec sa conception du conflit. L’odeur de cigare est non seulement une actualisation des troubles dans le désir de cette jeune femme, mais sans doute aussi, et ceci dans le transfert, une question sur la féminité posée au supposé savoir que représentait Freud pour elle.

Alors comment rassembler simplement cette notion de surdétermination ?

Tout d’abord, affirmons avec Freud que ces petits événements sont causés tout autant qu’ils obéissent à des lois. À un premier niveau, il faut considérer la distinction entre signifiant et signifié⁶, avec domination du premier sur le second. Le signifiant qui est directement concerné par la chaîne de causalité l’emporte sur la signification, qui est d’une plus grande volatilité. Cette dernière passe plus facilement dans l’inconscient par refoulement. À un second niveau, ce n’est plus seulement à cette distinction signifiant-signifié que se rapporte le symptôme mais à une autre duplicité, tout aussi importante. Pour qu’il y ait symptôme, il faut que le signifiant en cause soit renvoyé par métaphore à un autre signifiant — ce qui sous-tend qu’il *n’y a pas de symptôme dont*

⁵ La conversation qui a suivi cet exposé a bien éclairé ce point. La notion linguistique d’interférence permet de rendre compte de l’intrusion d’éléments de la langue de la demande dans le langage du désir qui lui est étranger.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller, séance du 1^{er} février 1956, p. 136 : « Sans la duplicité fondamentale du signifiant et du signifié, il n’y a pas de déterminisme psychanalytique concevable. »

le signifiant ne soit apporté d'une expérience antérieure.⁷ On passe donc d'un signifiant à un autre, chacun étant corrélé à un conflit. Le plus récent camoufle le second.⁸ Pour qu'il y ait symptôme il faut ces deux étages. Mais surtout cette surdétermination, si elle *n'est strictement concevable que dans la structure du langage*, c'est-à-dire qu'elle obéit aux lois du langage, emporte dans son mouvement le corps à travers la pulsion. Le conflit est un conflit de pulsions dont les signifiants sont les représentants. *Chaque pulsion cherche à s'imposer en donnant vie aux représentations conformes à ses buts.*⁹ Nous allons y revenir un peu plus loin.

Fantasme

L'interférence va également concerner le fantasme, qui devient même une illustration de ce qui se passe dans la structuration du symptôme. *“Cela veut dire qu'aux effets qui répondent chez un sujet à une demande déterminée, vont interférer ceux d'une position par rapport à l'autre qu'il soutient en tant que sujet.”* Le fantasme permet de faire coexister ces deux champs différents en devenant “le metteur en scène de toute la capture imaginaire”. La nouveauté vient de ce que cette capture de l'imaginaire est reprise dans le symbolique.

*“Cependant, une fois définie comme image mise en fonction dans la structure signifiante, la notion de fantasme inconscient ne fait plus de difficultés”.*¹⁰

Lacan en rend compte par le passage sur le réel et le rationnel. Le fantasme construit une enceinte autour de son noyau imaginaire de satisfaction et le met en fonction dans le rationnel. Cette reprise d'une enclave d'imaginaire dans la rationalité symbolique renverse la façon dont Lacan rendait compte jusqu'à maintenant de l'objet petit a.

Un petit scénario, ramassé en une phrase, fonctionne à tout moment pour embrasser le monde – “Un enfant est battu”, mais tout aussi bien le titre donné par Duchamp à une de ses célèbres œuvres, « La mariée mise à nu par ses célibataires même ».¹¹ Disons pour faire simple que c'est une manière de s'orienter dans le spectacle du monde sans même avoir à y penser — sans y penser parce que fondamentalement, le fantasme est inconscient. Le fantasme n'est pas fait de petites histoires que le Moi s'imagine, mais un scénario inconscient qui sert de matrice au comportement. Poursuivons, Lacan se fait plus précis : *“Disons que le fantasme dans son usage fondamental est ce par quoi le sujet se soutient au niveau de son désir évanouissant, évanouissant pour autant que la satisfaction même de la demande lui dérobe son objet”.*¹²

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, texte établi par Jacques-Alain Miller, séance du 18 juin 1958, p. 466.

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre III, *op. cit.*, séance du 1^{er} février 1956, p. 136 : « Pour qu'il y ait symptôme, il faut au moins qu'il y ait duplicité, c'est-à-dire qu'au moins il y ait deux conflits en cause, un actuel, et un ancien, cela ne veut rien dire d'autre. (...) Le matériel lié au conflit ancien est conservé dans l'inconscient à titre de signifiant en puissance, de signifiant virtuel, pour être pris dans le signifié du conflit actuel et lui servir de langage c'est-à-dire de symptôme. »

⁹ S. Freud, « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1978, p. 170.

¹⁰ J. Lacan, « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 637.

¹¹ Jacques Alain Miller. « L'orientation lacanienne », Cours 1982-1983, « Du fantasme au symptôme et retour », inédit, séance du 10 novembre 1982.

¹² « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 637.

L'opération que réalise le fantasme revient finalement à éviter la confrontation avec le désir de L'Autre. Le subterfuge est de se repérer sur un objet de l'Autre, et de chercher à s'en satisfaire sans passer par lui. Le fantasme devient une religion privée qui prend appui sur l'Autre tout en s'en protégeant. C'est par exemple ce qui est à la manœuvre dans la masturbation : obtenir la satisfaction en restant à l'abri du désir de l'Autre.

Plus l'autre est prochain, plus il devient nécessaire de le tenir à distance – le fantasme est le tampon subjectif qui permet d'ignorer l'angoisse, avec la contrepartie de ne jamais être là où l'objet se situe. C'est ce que signifie la formule de Lacan ($\$ \diamond a$), ou pour le dire dans la formulation de la Direction de la Cure, *soutenir le désir quand la satisfaction de la demande dérobe au sujet son objet...* sous-entendu l'objet du désir, c'est-à-dire le manque – le manque à être.

Cette impasse sur le désir donne des comportements monotones, répétitifs... et biscornus. On y retrouve toujours un petit air de perversion, insue de l'analysant. Il la pressent pourtant comme inavouable, comme devant rester dans l'intimité de son quant à soi. Mais surtout il ne s'en plaint pas, elle ne fait pas objet de demande à l'autre. C'est la jouissance version plaisir avec un paradoxe inverse de celui du symptôme. Ce n'est pas de la souffrance plus de la satisfaction, mais de la douleur dans le plaisir, comme la position masochiste nous le révèle – Freud le souligne dans le fantasme "un enfant est battu".

Machiniste et marionnette

Le fantasme devient ainsi ce qui permet à l'individu de croire en son d'autonomie.¹³
« *“Qu'il se soutient en tant que sujet”, veut dire que le langage lui permet de se considérer comme le machiniste, voire comme le metteur en scène de toute la capture imaginaire dont il ne serait autrement que la marionnette vivante.* »¹⁴

Il peut ainsi se croire le machiniste de ce qui lui arrive et de son libre arbitre. Mais se supposer metteur en scène est une imposture du sujet qui préfère ignorer qu'il reste aux mains des signifiants du symptôme, comme une marionnette désarticulée. On aurait alors d'un côté l'illusion d'un fantasme aux commandes et de l'autre les pantomimes dans le monde avec l'alibi du symptôme.

Fantasme et symptôme

“Du symptôme au fantasme et retour” – pour Jacques-Alain Miller, c'est une indication clinique pour l'orientation de la cure. Qu'en est-il dans ce texte ? Lacan semble mettre l'un et l'autre en continuité comme si l'un était l'émanation de l'autre, à travers l'identité de structure — un peu à la manière dont Freud établissait une continuité causale entre les deux. Nous l'avons vu avec l'appendicite de Dora considérée comme un fantasme, et dont les séquelles sont le symptôme.

La réponse à la question de savoir s'il y a continuité ou solution de continuité entre l'un et l'autre ne se trouve pas dans ce texte. Essayons donc plutôt, dans ces leçons d'introduction, de nous y retrouver entre ces deux notions que charrie l'expérience

¹³ Ce point est développé par Jacques Alain Miller dans son Cours « L'orientation lacanienne 1982-1983, Du symptôme au fantasme et retour », inédit, séance du 8 décembre 1982.

¹⁴ « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 637.

analytique et prenons la question par leur différence. Le symptôme représente une carte de visite ou au contraire une modalité de vivre qui entraîne plainte et demande à l'autre. Il est d'une manière ou d'une autre toujours public. Pour le fantasme, c'est bien l'inverse, on ne s'en plaint pas, on en aurait même plutôt honte. En tous cas, il est à usage intime, d'autant plus qu'il n'est le plus souvent qu'entre-aperçu par le sujet.

Par ailleurs, nous nous trouvons face à, d'un côté le « c'est plus fort que moi » du symptôme qui peut s'interpréter, et d'un autre côté le « c'est comme ça » qui, imprégnant totalement le mode d'être, n'est même pas imaginé.

Enfin, alors que le symptôme peut se révéler sous des facettes différentes selon les périodes de la vie ou les partenaires avec qui l'on vit... le fantasme, lui, a la fixité d'un petit théâtre à usage privé, ce que Lacan avait évoqué un temps comme le mythe individuel du névrosé.¹⁵ Pour fixer les idées, on pourrait avancer que le fantasme donne la signification de ce que le symptôme métaphorise. Mais une signification fallacieuse et figée.

Plus tard dans l'enseignement de Lacan, le concept de *sinthome* viendra rassembler les deux non pas comme condensation, mais comme fonctionnement, où sont entraînés, impliqués, noués symbolique, imaginaire et réel.

Pour terminer revenons à l'intitulé que nous avons donné à cette leçon.

Le symptôme se jouit

Dans « La direction de la cure », Lacan donne une place centrale au désir dans l'orientation à donner, et c'est foncièrement ce désir qui subsume corps et jouissance. Pour s'en persuader, il n'est qu'à se souvenir de l'expression de "l'impasse incarnée" pour rendre compte de la condition absolue du désir, et de l'exemple d'une action directe du langage sur la physiologie génitale, que Françoise Pilet a exploré dans ces leçons d'introduction. Le symptôme ne peut être sans le corps.

Derrière le désir, il faut retrouver tout ce sur quoi Freud avait insisté : le symptôme doit être considéré "comme le signe et le substitut (*Anzeichen und Ersatz*) d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu"¹⁶. À la métaphore et la surdétermination, s'accrochent les pulsions et leurs conflits – une satisfaction pulsionnelle s'est substituée à une autre, et donne au symptôme le poids d'une signification imprimée sur la chair.

En tous cas ce n'est pas du côté de l'identification qu'il faut chercher à s'y retrouver, car celle-ci ne peut rien sur la pulsion. Tournons-nous donc vers le désir. Celui-ci se supporte du fantasme, mais dans la mesure même où le fantasme limite le désir. Pour le dire autrement, il soutient le désir tout en n'assurant au désir qu'un régime embarrassé – ce qui entraîne une extrême inertie du sujet, qui a bien du mal à désirer vraiment. Dans « La direction de la cure », c'est cette limitation qui est un désordre, un dérangement fondamental.

Chez l'être humain, de toutes façons c'est dérangé. Mais, de toutes façons aussi, ça continue à fonctionner. Le symptôme est un nouvel arrangement du fonctionnement.

¹⁵ J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé, ou poésie et vérité dans la névrose*, Seuil, 2007.

¹⁶ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Chapitre 2, p. 7.

C'est ce que Lacan appellera la jouissance – c'est un nouveau fonctionnement qui se manifeste par un curieux attelage de souffrance et de plaisir.

Alors, vous sentez bien qu'il s'agit d'un paradoxe. Si le sujet se plaint de ce qui est plus fort que lui, il devra arriver à cerner que ce dérangement est aussi une satisfaction. Sur une autre scène ça se satisfait. Bref il devra répondre de ce dérangement et accepter qu'il y est pour quelque chose.

Conclusion : un symptôme se lit

C'est ce que nous apprend l'expérience analytique — toute l'organisation subjective est sous l'emprise du symptôme, et donc infiltrée de jouissance. Pour vivre il faut le symptôme et à l'inverse, toute jouissance est symptomatique – c'est-à-dire jamais adaptée à la physiologie corporelle –, toujours détournée de ce qu'il faudrait. Ça ne va jamais vraiment bien, c'est toujours bancal, et la psychanalyse a la prétention de mobiliser la chaîne signifiante pour agir sur la satisfaction pulsionnelle. Pour rester dans les termes de cette période de l'enseignement de Lacan, il s'agit de retrouver le chemin d'un désir plus libéré de l'impérialisme de la demande – retrouver une métonymie du manque à être qui ne s'engluie pas dans les impasses des stases de la métaphore. Souvenez-vous de l'anosmie et des hallucinations de flan brûlé.

Partons de deux points d'appui : le symptôme est structuré comme un langage et le symptôme est un désir empêché. Il faut donc interpréter ce désir pour retrouver une signification refoulée. On part d'une énigme, et il faut déchiffrer le message que le symptôme recèle.

Pour l'analysant, l'objectif est donc d'arriver à un bien dire – c'est un premier temps évidemment indispensable. Toujours bien dire et s'y reprendre encore et encore pour finalement réaliser que le message est chiffré, et qu'au bout du compte il faut finir par le lire. L'interprétation n'est qu'un préalable pour saisir notre désir inconscient et surtout arriver sur un os : quelque chose du désir ne peut se dire par la parole, et ne peut s'attraper que par l'écriture – Éric Zoliani nous avait bien montré ce noyau hétérogène au langage. L'être parlant souffre du manque de signifiant qui pourrait dire son être, mais c'est sa passion.

Remi Lestien